

La théorie de la structuration chez Anthony Giddens

Jacques Rojot

Professeur – Université Paris I Panthéon-Sorbonne

rojot@univ-paris1.fr

La théorie de la structuration constitue un ensemble important mais complexe. Ce qui entraîne deux précautions liminaires. D'une part, outre un contenu conceptuel dense, Giddens exprime souvent sa pensée en exposant son désaccord avec des positions théoriques existantes, ou bien ce que son apport n'est pas, mais beaucoup plus rarement explicitement ce qu'il est. Donc, ce qui sera présenté ici sera l'interprétation qui en est faite et qui n'engage que le présent signataire et non l'auteur de la théorie décrite. D'autre part, la théorie présente à notre sens l'énorme avantage additionnel de relier en un tout cohérent un certain nombre d'éléments théoriques épars, éclairants par eux-mêmes, mais qui le sont encore plus quand ils sont rassemblés et articulés. Ces éléments sont utiles et utilisables en Gestion, où ils peuvent faire progresser les connaissances, à condition de

respecter certaines précautions. L'objectif de ce court exposé est de mettre l'accent sur les points essentiels de la théorie en soulignant là où elle rejoint d'autres apports préalables.

Son point de départ est une conception particulière de l'acteur social qui s'inscrit en synthèse des vues traditionnelles et opposées (sociologies de l'action et fonctionnalisme ou structuralisme) qui prônent soit la domination de l'acteur individuel, soit celle des structures sociales. Ici, aucune ne l'emporte sur l'autre : elle analyse l'ensemble des pratiques sociales accomplies et ordonnées dans l'espace et dans le temps, et non, de façon isolée, soit l'expérience de l'acteur individuel, soit l'existence de totalités sociétales. Les notions d'action et de structure se supposent l'une l'autre dans une relation dialectique. Les relations des acteurs en co-présence et les structures sociales sont indissociables.

La théorie repose sur une série d'éléments préalables et élabore quelques concepts centraux.

Le premier des préalables implique que la société est auto-organisée, au sens proposé par Dupuy (1992). Dans sa terminologie, elle émerge de façon auto-

nome, en comportements propres, mais non contrôlés et non contrôlables par les acteurs car trop complexes. Il en résulte, suivant Giddens (1984), que les activités sociales des acteurs sont récursives et recréées sans cesse par eux en faisant usage des moyens qui leur permettent de s'exprimer en tant qu'acteurs qu'elles ont elles-mêmes créés. Les agents produisent et reproduisent les conditions mêmes qui rendent leurs activités possibles. La récursivité implique qu'il n'existe pas de relations univoques « cause-effet » mais bien des relations circulaires, des anneaux de causalité, dans la terminologie de Weick (1979).

En outre, les comportements des acteurs ne sont pas déterminés, ils ont des raisons de faire ce qu'ils font et sont capables d'exprimer ces raisons de façon discursive, y compris en mentant, ou bien évidemment en se trompant. Ils auraient toujours pu agir autrement.

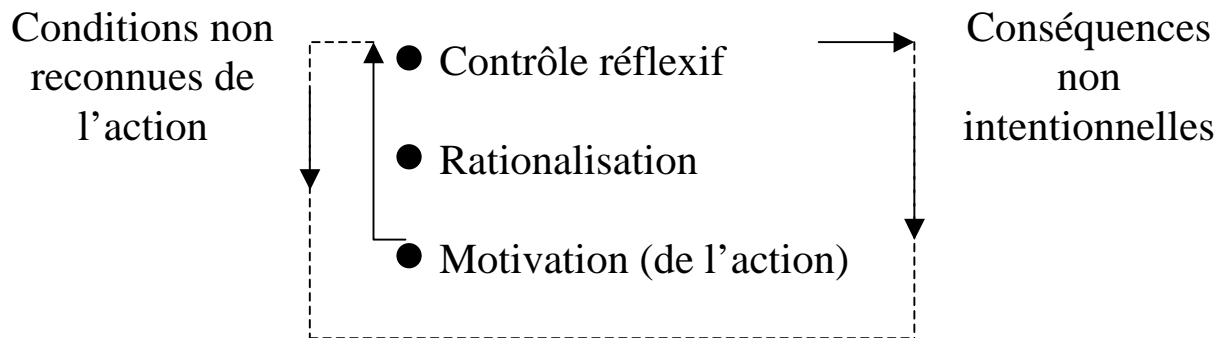
De plus, l'action est contextuelle et s'accomplit. Elle ne peut se concevoir que placée dans le temps et dans l'espace en tant que durée, comme un flot continu de conduites et dans le cadre de contextes dans lesquels elle s'insère continuellement et qui la mettent en

forme. Le monde est constitué par un courant d'événements en cours, indépendants de l'agent et ne contient pas un futur prédéterminé. L'action n'est donc pas une combinaison d'actes, mais un flot continu d'expériences vécues. Sa catégorisation en morceaux discrets (actes) est en fait un processus d'attention réflexif de l'acteur ou du regard d'un autre acteur ou observateur. Donc, l'action est située et ne se conçoit ni ne se discute indépendamment du corps, de ses rapports de médiation avec le monde environnant et avec la cohérence d'un soi agissant. Elle est le fait d'individus agissant physiquement, de par leur corps, dans le processus qui se déroule autour d'eux, à un sens proche de Mead (1934). Elle est toujours située dans l'espace temps qui inclut le cadre de l'interaction, les acteurs co-présents et leurs communications entre eux.

Par ailleurs, l'intention présuppose l'action, et non l'inverse (on n'a pas une intention tout court). L'action en ce sens est reliée au concept de praxis et il s'agit de pratiques dans une série continue d'activités de fait. Ici, Giddens (1984) reflète l'influence de Marx : faire et ce faisant se faire. L'action enfin est conçue

comme encadrée et stratifiée. Ce qui mérite sans doute un détour plus explicite (schéma 1).

Schéma 1 : la stratification de l'action



Le cadre est double. En effet, la durée de la vie de tous les jours se traduit par un flot d'actions intentionnelles qui, notamment parce qu'elles prennent place dans des conditions non reconnues, ont cependant des conséquences non intentionnelles qui peuvent s'enchaîner à un premier niveau (allumer la lumière fait fuir un voleur) mais aussi, à un second niveau, rétroagir de manière systématique et devenant des conditions non reconnues d'actions ultérieures tels des effets pervers suivant Crozier (1977) ou des effets d'agrégation suivant Boudon (1979).

Par ailleurs, trois strates sont distinguées. L'acteur contrôle réflexivement son action. La réflexivité est, d'abord, la conscience de soi, l'exercice de la capacité

de situer l'action par rapport à soi. Mais elle est aussi et en même temps la capacité de surveiller, de contrôler, le flot continu de la vie sociale qui se déroule, ses contextes, et de s'y situer. Le contrôle réflexif est un trait caractéristique de toute action ; il porte à la fois sur la conduite propre de celui ou celle qui exerce ce contrôle et sur celle d'autres acteurs. Sur ce point l'apport de Goffman (1969) est pertinent, tel le cadre de l'action (exposé notamment dans *frame analysis*) et la distinction *front-back* de la présentation de soi dans la vie quotidienne. La rationalisation joue sans doute ensuite à deux niveaux.

Elle doit d'abord se comprendre dans le cadre du contrôle réflexif continu de l'action où elle signifie la capacité ressentie et implicitement présente des agents humains d'être en situation « d'expliquer » à soi et aux autres pourquoi ils agissent comme ils le font, que cette capacité soit d'ailleurs exercée (ou exerçable) ou non.

À un second niveau, si la question se trouve posée, l'acteur peut avoir à donner un compte rendu verbal de ce qui peut seulement implicitement diriger et avoir dirigé son comportement. Ici, il n'y a qu'une

étroite différence entre « rationalisation » ainsi définie et le sens courant du mot de donner des fausses raisons après le fait.

Donc, d'une part, les acteurs, de façon routinière, sans le mettre en évidence et sans complications, s'assurent d'une compréhension théorique continue des fondements de leurs activités, et d'autre part, sont capables d'une formulation discursive des raisons de ces conduites, qui opère à un autre niveau. Cette seconde capacité est très proche du concept d'« accountability » de Garfinkel (1967).

La motivation de l'acteur a un sens différent du sens courant auquel il est entendu. La conduite des acteurs peut aussi leur être opaque à eux-mêmes, tout autant qu'aux autres, sous l'aspect de la motivation, bien qu'évidemment objet du contrôle réflexif et rationalisable. Les explications du comportement des autres que les acteurs recherchent et acceptent ne sont pas limitées à la rationalisation de la conduite (où l'acteur est présumé comprendre ce qu'il fait et pourquoi). Alors que les raisons (rationalisation) se réfèrent aux fondements de l'action elle-même, les motifs se réfèrent aux besoins qui l'inspirent. La motivation

renvoie au potentiel d'action plutôt qu'au mode d'accomplissement de l'action par l'agent. Les motifs n'agissent directement sur l'action que dans des circonstances inhabituelles qui, en quelque sorte, brisent la routine. Pour l'essentiel, ils fournissent des plans généraux, des programmes, des projets. En conséquence, nombre des conduites de tous les jours ne sont pas directement motivées. Ici, comme d'ailleurs l'avait souligné Crozier (1977), le lien entre objectifs ou buts, assez diffus, et le sens d'une action peut être très ténu.

En fait, les traits centraux d'activités sociales dans une collectivité ne sont pas les plus fortement motivés, au contraire. La plupart des éléments les plus profondément sédimentés de la conduite sociale sont établis cognitivement, et pas forcément consciemment, plus que fondés sur des « motifs » déclenchant l'action. La routine occupe de ce fait une place très importante dans la reproduction des pratiques.

Une action de routine est une action fortement saturée par le « tenu pour acquis ». Elle est fondamentale à la sécurité ontologique de l'acteur. En ce sens l'on retrouve ici indiscutablement des positions

proches d'apports du néo-institutionnalisme, dont il faut rappeler ici qu'il a été soutenu par certains, certes minoritaires, mais parmi lesquels nous nous situons nous-même, que ces principes, en théorie du moins, ne s'opposent nullement à une perspective située dans le cadre des théories de l'action et notamment compatible avec l'individualisme méthodologique. En fait donc, l'essentiel du courant d'actions de la conduite quotidienne est préalable à la réflexion. Est considéré comme intentionnel tout acte que l'agent sait, ou croit, manifester ou être attendu manifester une qualité ou un résultat particulier. Il n'est pas nécessaire que les agents soient capables de formuler la connaissance qu'ils appliquent en propositions abstraites, même à leur propre usage, ou que cette connaissance soit valide. Intention et action sont aussi souvent disjoints : des intentions se voient réalisées parfois d'elles-mêmes, sans aucune action de la part de l'agent et indépendamment de lui, et les conséquences non intentionnelles de l'action surgissent. Les intentions ne doivent se comprendre que comme constituées dans le contrôle continu réflexif de l'action située. Il est rare, bien que cependant pas impossible, qu'une personne ait un but

précis clair à l'esprit, vers lequel elle organise son énergie sans équivoque dans la direction qu'elle indique. Le contenu intentionnel de l'action de tous les jours consiste plutôt en fait dans le contrôle continu et réussi par l'acteur de sa propre activité dans le flot du monde qui se déroule autour de lui. Il indique une maîtrise désinvolte (*casual*) du cours des événements quotidiens que les acteurs tiennent normalement pour acquise dans leurs relations réciproques, dans le cadre du contrôle réflexif de l'action.

L'activité de vie de chacun ne consiste pas en séries découpées de buts et projets distincts mais en un courant continu d'activités intentionnelles en interaction avec d'autres et dans le monde naturel. Un « acte intentionnel », comme d'ailleurs plus généralement l'identification d'actes, est seulement saisi réflexivement par l'acteur, ou isolé conceptuellement par un autre agent.

Il en est de même pour les raisons. Il est plus approprié de parler de la rationalisation de l'action sur le fond de la surveillance réflexive de leur action par les agents. Demander la raison d'un acte c'est couper conceptuellement dans le flot de l'action, qui ne

comporte pas plus de série de raisons discrètes séparées que d'intentions telles.

Trois sources alimentent ce processus encadré et stratifié. Le contrôle réflexif puise dans la conscience pratique qui est la connaissance tacite appliquée avec compétence dans l'agissement (*enactment*) de conduites, en situation de co-présence, mais que l'acteur n'est pas capable d'exprimer de façon discursive. Elle est tout ce que les acteurs savent, croient ou croient savoir au sujet des conditions sociales, y inclus en particulier les conditions de leur propre action et de celle des autres, et qu'ils utilisent dans la production-reproduction de leur action d'une façon proche de « l'indexicalité » de l'action de Garfinkel (1967). La plus grande partie de ce que Schutz (1962) appelle les « stocks de connaissances » et que Giddens (1984) préfère appeler le savoir mutuel ou connaissance mutuelle, mis en jeu dans les rencontres, n'est pas directement accessible à la conscience discursive des acteurs. Il est de nature pratique et inhérent à la capacité de continuer à accomplir les routines de la vie sociale.

La conscience discursive au contraire est ce qu'il est possible d'exprimer et de formaliser. Cependant, la

frontière entre la conscience discursive et la conscience pratique est fluctuante et perméable. L'inconscient enfin inclut les formes de cognition ou d'impulsion qui sont totalement refoulées, ou qui n'apparaissent dans la conscience qu'une fois déformées. Ces trois concepts, conscience discursive, conscience pratique et motifs inconscients/cognition, remplacent donc la traditionnelle triade de la psychanalyse: le moi, le surmoi et le ça.

La production ou la « constitution de la société » est donc un accomplissement compétent de ses membres, mais qui prend place dans des conditions qui ne sont ni totalement intentionnelles, ni totalement comprises de leur part. Les hommes font leur histoire, mais ne savent pas qu'ils la font et ne peuvent la diriger. Là aussi l'influence de Marx est prégnante.

Toute reproduction est nécessairement production, et le germe du changement est présent dans chaque acte qui contribue à la reproduction ordonnée de vie sociale. Elle peut être traitée comme un ensemble de pratiques reproduites qui peuvent être étudiées comme une série d'actes « réussis » par les acteurs, constituant des formes d'interaction, impliquant la communication de sens, constituant des structures qui

appartiennent à des collectivités ou communautés sociales.

Construits sur ces bases, les concepts centraux de la théorie de la structuration sont la structure (parfois appelée « le structurel »), la dualité de la structure et le système. Une distinction fondamentale découle du caractère double structurant et structuré des relations sociales qui sépare les concepts de structure et de système. Les relations sociales ont deux dimensions, syntagmatique et paradigmaticque. La première fait référence au développement, dans l'espace-temps, de modèles régularisés de relations sociales qui engagent la reproduction de pratiques spatio-temporellement situées. La seconde concerne un ordre abstrait de modes de structuration envisagés de façon récursive dans la reproduction des pratiques.

La structure pour Giddens (1984) réfère, au sens de cette seconde dimension, aux propriétés structurantes qui favorisent la capture (*binding*) de l'espace temps dans des systèmes sociaux, à ces propriétés qui permettent que des pratiques sociales similaires persistent dans des étendues variables de temps et d'espace et qui donnent à ces pratiques un caractère

« systémique ». La structure ainsi comprise est un ordre virtuel. Elle est un ensemble de règles et de ressources organisées de façon récursive, et est hors du temps et de l'espace, à l'exception de son actualisation et de sa coordination sous la forme de traces en mémoire des agents.

Ceci signifie, d'une part, que les systèmes sociaux, en tant qu'ensembles de pratiques sociales reproduites, n'ont pas de structure mais qu'ils présentent plutôt des propriétés structurelles (des traits institutionnels qui s'étendent dans l'espace et le temps). D'autre part, la structure n'existe, en tant que présence spacio-temporelle que lors de son actualisation et qu'en tant que traces mémorielles grâce auxquelles les agents démontrent leur compétence et orientent leurs conduites, c'est-à-dire leur connaissance de comment les choses sont dites, faites et écrites. Cette connaissance est mobilisée récursivement en pratiques sociales organisées. Les acteurs ont la capacité que ces pratiques présupposent.

Les systèmes sociaux sont des relations entre acteurs ou collectivités, reproduites et organisées en tant que pratiques sociales régulières. La structure y est

récurivement impliquée et ils comprennent les activités situées d'agents humains, reproduites à travers le temps et l'espace. Ils impliquent des relations régularisées d'interdépendance entre individus et groupes, qui, typiquement peuvent être le mieux analysées comme des pratiques sociales récurrentes.

La structure elle-même, ordre virtuel sans existence matérielle, est faite de règles et ressources. Celles-ci sont engagées dans l'articulation des systèmes sociaux, elles sont impliquées de façon réursive dans la production et la reproduction de ces systèmes. Le terme de règles ne doit pas créer de méprise. Ces règles mobilisent des ressources et la structure ne doit pas être identifiée à la contrainte. Elle est facilitante « *enabling* » autant que contraignante. Une des propositions principales de la théorie de la structuration est que les règles et ressources utilisées par les agents dans la production et la reproduction de leurs actions sont en même temps les moyens de la reproduction du système social concerné : c'est l'idée même de la dualité de la structure. La structure est à la fois le moyen et le résultat de la conduite qu'elle organise récurivement. Les propriétés structurelles des

systemes sociaux n'existent pas hors de l'action, mais sont impliquées chroniquement dans sa production et sa reproduction.

La théorie, formulée ainsi, rejette toute dichotomie du diachronique et du synchronique ou de statique et dynamique. Les mêmes caractéristiques structurelles participent dans le sujet (l'acteur) et l'objet (la société). La structure forme la personnalité et la société en même temps, mais non exhaustivement en raison des conséquences involontaires et des conditions non reconnues de l'action. Chaque processus d'action produit quelque chose de neuf, et en même temps toute action existe en continuité avec le passé qui fournit les moyens de son initiation.

En accord avec la dualité de la structure, les règles et les ressources (qui la constituent) sont utilisées par les acteurs dans la production des interactions mais sont aussi reconstituées par cette action. L'étude de la structuration des systèmes sociaux est celle des modes par lesquels ces systèmes, qui s'ancrent dans les activités d'acteurs doués de savoirs et de savoir-faire, situés dans le temps et dans l'espace et faisant usage des règles et des ressources dans une diversité de contextes d'action, sont produits et reproduits dans

l'interaction des acteurs, et par elle. La constitution des agents et celle des structures ne sont pas deux phénomènes indépendants, les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois le moyen et le résultat des pratiques qu'elles organisent de façon récursive. La structure n'est pas extérieure aux agents : en tant que traces mémoire et en tant qu'actualisée dans les pratiques sociales, elle est, dit Giddens (1984), au sens de Durkheim, plus interne qu'externe à leurs activités.

Il y a là une triple distinction entre la structure (définie ci-dessus), concept générique, les structures (ensembles de règles/ressources impliqués dans l'articulation d'un système social donné) et les propriétés structurelles des systèmes sociaux (traits institutionnels des systèmes sociaux qui s'étendent à travers l'espace temps). Les principes structurels sont les propriétés structurelles les plus profondément ancrées et les principes d'organisation les plus engagés dans la reproduction des totalités sociétales. Les institutions sont les pratiques organisées récursivement qui ont la plus grande extension spatio-temporelle dans ces totalités sociétales. Elles

sont les traits les plus persistants de la vie sociale ; les propriétés structurelles des systèmes sociaux qui leur donnent solidité dans le temps et dans l'espace.

Conclusion : conséquences théoriques

Trois points importants dans leurs implications théoriques découlent de cet exposé. D'une part, la théorie de Giddens est une théorie du social et des rapports sociaux. C'est parce qu'elle abolit la différence entre macro-social et micro-social qu'elle est particulièrement utilisable en sciences de gestion. Mais son utilisation ainsi, comme le souligne très justement Whittington, comporte des risques importants d'erreurs. Pour être pertinente elle ne doit pas perdre de vue cette contrainte de cohérence interne.

Par ailleurs, le problème fondamental est celui de faire passer des éléments d'une théorie établie au niveau macro-social, à celui des organisations, donc au niveau micro-social. Giddens ne l'écarte pas, mais ne donne pas de piste. Cependant la dualité de la structure pourrait aider à fournir une explication à la

fois opérationnelle et théoriquement satisfaisante tant du problème non résolu de l'apparition d'une organisation que de la notion de culture, d'entreprise autant que dans un cadre plus large. Dans ce dernier cas les problèmes les plus agaçants sont les différences d'impact d'une culture sur ses membres et les changements et adaptations. La réflexivité située, est une piste d'explication du changement.

En troisième lieu, l'étude du monde social n'est pas celle du monde naturel. La compréhension du monde naturel demande elle-même des cadres de signification, mais le monde social, en outre, se constitue lui-même comme ayant une signification. Il est donc nécessaire d'entrer dans les cadres de signification des acteurs et de les reconstituer dans des schémas conceptuels de cadres de signification technique, que les acteurs vont aussi partiellement s'approprier. Connaissance savante et connaissance ordinaire ne sont sans doute pas identiques, mais elles ne sont pas séparées, et elles ne peuvent pas l'être.